

ARCHÉOLOGISME

György Tatar

György Tatar est né en 1947 à

Salgotarján (Hongrie). Il est Professeur

à l'Institut de Philosophie de

l'Université Elte de Budapest. Parmi

ses publications : (en hongrois) *Les*

anneaux de l'éternité. Nietzsche et

l'idée de l'Éternel retour (Ed. Gondolat,

1989). *Pompéi et le Titanic*

(Ed. Atlantis, 1993). *Israël. Nature*

morte de la bataille (Ed. Osiris, 2000)

Une ville très lointaine. Écrits et débats

de philosophie religieuse (Ed. Atlantis,

2003) *Un anneau au-dessus de tout*

(Ed. Akadémia, 2009).

« Il est certain que nous verrons à l'avenir l'antisémitisme en habit démocratique. Ce sera pour nos amis démocrates une expérience salutaire, impossible à acquérir jusqu'à présent en Allemagne »

Lettre de Franz Rosenzweig,

28 octobre 1918

U

ne scientifique du nom de Nadia El-Haj, l'une des disciples connues d'Edward Saïd, a récemment demandé à l'Université Columbia aux États-Unis de lui accorder sa nomination définitive en tant que Professeur de la chaire d'Anthropologie culturelle. Pour soutenir sa demande, elle a présenté son livre paru chez l'un des meilleurs éditeurs. Ce livre est une variante élargie et approfondie de sa thèse soutenue auparavant. Il porte le titre : *Facts on the Ground : Archaeological Practice and Territorial Self-Fashioning in Israeli Society* (University Press of Chicago, 2001).

L'ouvrage – certes critiqué par certains, mais néanmoins accueilli avec un vif intérêt par d'autres, bien plus nombreux – se propose de mettre en lumière la relation entre la société et l'archéologie israéliennes ; il dessine le tableau de l'anthropologie culturelle de cette société en présentant la géographie de l'archéologie israélienne. Les critiques reprochent surtout à l'auteur de ne pas être archéologue, de n'avoir aucune compétence à son sujet, de n'avoir pu se poser la question de comparer le matériel des fouilles ainsi que les pièces des musées qu'elle évoque aux situations comparables en n'importe quel autre coin du monde. L'auteur n'a passé qu'une seule journée sur le terrain des fouilles de la vallée de Jezréel, où elle a échangé quelques phrases avec des étudiants bénévoles, sans toutefois citer cette rencontre dans son travail. Elle n'a même pas fait la connaissance du professeur Ussziskin, responsable des fouilles et Directeur de la chaire d'Archéologie de l'Université de Tel-Aviv. Les critiques lui reprochent également de ne pas connaître suffisamment l'hébreu, ce qui rend difficile de dresser un tableau authentique de l'anthropologie culturelle d'une société parlant cette langue, mais la tient en même temps à l'écart de la connaissance de la presse et de la littérature archéologique locales.

Mais les critiques favorables, ou tout au moins exprimant un vif intérêt, ne proviennent pas d'archéologues, mais des adeptes de l'interdisciplinarité entre les frontières du journalisme et des sciences humaines, en expansion continue depuis des décennies dans les universités occidentales. Le message délivré par ce travail n'aurait pas été modifié, même si son auteur avait parlé correctement l'hébreu et avait été compétent en archéologie ; tout au plus n'aurait-il été lu que par quelques spécialistes et n'aurait pu ainsi participer à la transformation du monde. Or le but de ce livre est l'élaboration d'un monde alternatif à venir, appelé à nous faire considérer notre monde présent comme un univers d'ignorance et de mensonge organisé.

Notre « anthropologue culturelle » de l'Université de Columbia donne dans son ouvrage un résumé des buts scientifiques et des performances de l'archéologie israélienne : « En résumé, le travail continu de l'archéologie est constitutif d'une idée de l'autoconception territoriale des archi-patriotes juifs, qui fait émerger de la communauté occupante et colonisatrice une société antique, fondatrice de la nation, qui légitimerait par conséquent non seulement ses visées territoriales dans l'ensemble mais l'autoriserait à faire usage des objets archéologiques en tant que preuves de la continuité de l'histoire et de l'héritage juifs. »

Ce texte n'affirme rien de moins que l'idée que nous avons affaire dans le cas de l'archéologie israélienne à un cas spécifique d'archéologie « produisant elle-même ses preuves » : quoi qu'on trouve dans la terre lors des fouilles, l'interprétation des

objets s'effectuera selon un mythe préétabli de fondation nationale, participant ainsi quasiment à la réalisation d'un passé jusqu'alors seulement imaginé.

Selon la formulation de notre auteur, il n'avait pas existé préalablement de collectivité nationale, mais seulement son mythe politique qui, pour se construire, a utilisé une science – l'archéologie – et qui, par sa matérialisation, s'est incrusté dans la réalité impuissante et sans défense.

Nous pourrions dire aussi que ce mythe politique s'est placé au sein du passé représenté par les profondeurs de la terre, il s'y est incorporé pour surgir en pleine lumière. Puisque ce qui n'a pas de passé, n'existe pas, le mythe a pour son sujet le passé, mais il n'a pas un passé propre. C'est à l'archéologie de lui « produire » un passé. Spectacle unique : le prestidigitateur se présente soi-même, tiré d'un chapeau, volé naturellement. S'il ne s'était pas lui-même tiré du chapeau, il n'existerait pas. La situation initiale est donc celle du prestidigitateur imbu de sa propre fiction qui affirme être le propriétaire d'un chapeau extorqué. Et s'il réussit à se faire apparaître lui-même à partir de cet objet, il ne se met pas seulement au monde mais du même coup il réussit à éclaircir sa relation « historique » au chapeau en question.

Il ne serait pas exact d'affirmer que l'auteur ne croit pas à l'existence de l'Israël biblique. Cela signifierait qu'elle n'en a pas connaissance ou pas de connaissance exacte. Dans ce domaine, c'est justement une connaissance archéologique qui pourrait lui apporter secours. Mais il n'en est pas question. L'auteur croit que l'Israël antique n'a jamais existé en tant tout au moins que nation autonome ou forme étatique, qu'un royaume de ce nom n'a jamais existé. Par conséquent Jérusalem ne pourrait pas raisonnablement avoir été sa capitale. Sa foi, suivant les travaux scolastiques probablement ignorés par notre auteur, lui dicterait la compréhension et le savoir – naturellement un savoir conforme à sa foi et rien d'autre. L'archéologie israélienne ne pourrait lui apporter qu'un minable faux semblant de connaissance, car cette archéologie est dénuée de foi : à l'opposé de notre auteur, elle n'a pas foi en la non-existence de l'Israël antique.

Le raisonnement ontologique négatif

Rappelons que l'une des plus importantes idées de la pensée scolastique du Moyen Âge, à savoir la démonstration de la Divinité, d'Anselme de Cantorbéry, fut considérée comme preuve ontologique de l'existence de Dieu. Cette théorie connue place Dieu en tant que le plus grand de ce qui peut être pensé. Et si nous admettons cette affirmation, Dieu doit exister non seulement dans notre pensée, mais aussi dans la réalité qui se situe au delà de la pensée, car s'il n'existait que dans notre esprit, nous pourrions penser un plus grand que lui, notamment ce qui existe au delà de notre pensée.

Ce que nous rencontrons dans l'école de plus en plus influente d'Edward Saïd, c'est le raisonnement ontologique négatif : il s'agit de prouver la non-existence de quelque chose. L'hypothèse cachée préétablie est la suivante : admettons que toute l'Histoire biblique d'Israël avec Jérusalem ne soit qu'un conte fictif, tellement irréal que nous pouvons carrément le qualifier comme « le plus petit de ce qui peut être pensé, puisque nous ne pouvons pas concevoir plus petit que le non existant. » Même si nous accordions le plus petit crédit à cette histoire, soit en accordant une réalité au texte biblique, soit en interprétant un petit objet venant des fouilles archéologiques, nous n'aurions pas vraiment pensé au plus petit existant (qui est ce qui n'est soutenu par nul objet de fouille) et qui est évidemment plus petit que s'il y avait accompagnement de preuve. Si nous maintenons donc notre hypothèse initiale, à savoir que la Bible est le plus petit de ce qui peut être pensé, le passé historique d'Israël ne peut être qu'inexistant. Le plus petit de ce qui peut être pensé n'existe en effet ni dans la pensée ni dans son prolongement dans le réel. *Quod Erat Demonstrandum.*

La puissance magique de l'archéologie n'échappe pas à l'attention de notre auteur ; c'est ainsi en effet qu'elle établit son propre passé mythique, considéré comme vrai, car l'auteur y croit avec une foi profonde : « Il faut libérer la terre d'une façon spécifique pour rendre visibles les objets archéologiques ; il ne s'agit pas seulement de rendre présent le manquant, mais d'élaborer des angles d'approche spécifiques qui modifient la géographie des paysages. Selon la manière dont les fouilles sont entreprises, le paysage se modifie, et il s'agit pour l'archéologue de désigner les objets qui lui semblent importants (qui sont dignes d'être étudiés). C'est lui qui décide de mettre au jour ou non la qualité et la quantité des objets extraits de la terre. C'est ainsi que l'histoire se fabrique et ainsi qu'une nouvelle culture d'objets émerge ; c'est la dialectique entre ce que les fouilles en question se proposent de découvrir et le travail pratique des fouilles. »

Sans aucun doute, El-Haj considère l'État d'Israël et sa population comme un « objet archéologique » issu de fouilles illégitimes : le mouvement sioniste politique se réalise en surface par un État, tandis que sa « servante scientifique », l'archéologie sioniste, réalise le même but dans les profondeurs ténébreuses des fossiles du passé. Les pionniers labourent et transforment la surface de la terre, tandis que les archéologues sèment et récoltent dans le passé enfoui dans le sol. Le concept de « résistance » s'élargit ainsi énormément. La lutte armée contre les pouvoirs du présent pénètre dans des couches de plus en plus profondes : elle doit refouler des millénaires à la mer.

Selon notre auteur, la place des fictions historiques mythiques, comme par exemple l'Histoire antique du peuple d'Israël, ainsi que la continuité de cette His-

toire dans le présent, sont des élucubrations idéologiques dont la place normale et naturelle est dans les entrailles de la terre. Le moindre objet extrait des fouilles, même s'il n'est qu'en association lointaine avec cette histoire, est considéré comme « fabriqué », « réalisation » contre nature qui perturbe le bon ordre, la vérité du paysage naturel. Si la terre voulait cacher un objet, elle avait certainement de bonnes raisons. Selon elle, pendant des siècles, l'oubli les a ensevelis pour des raisons et des vérités supérieures à ce que représente de nos jours la fausse science de l'archéologie politique. Ces fouilles détruisent et transforment la vraie géographie, celle de la surface, qui n'a rien gardé de ces prétendues traces du passé. Ce qui vient d'être dit a permis de saisir comment (selon l'auteur) l'archéologie a pu compléter avec ses mensonges objectifs les mensonges idéologiques du sionisme. Du point de vue israélien, ces objets de fouilles existent, mais dans une vision correcte du paysage, ils sont nécessairement absents. Par ces objets de fouilles, l'archéologie israélienne exerce son pouvoir et colonise un paysage vierge, tout comme dans les travaux de Saïd, les orientalistes exploitaient l'Orient.

L'influence de Saïd et les errements de Foucault

L'archéologie est en elle-même de parti pris, l'œil même de l'archéologue est colonisateur. Bien que l'auteur n'utilise pas l'expression d'« archéologisme », il nous semblait pourtant pertinent de l'introduire en référence au livre *Orientalisme* de son maître, Edward Saïd. L'« Orientalisme » de El-Haj n'est rien d'autre que l'*Orientalisme* appliqué. Dans son livre, Saïd déclare la guerre à l'hégémonie scientifique de l'Occident qui étudie l'Orient de manière à le soumettre à sa « domination épistémologique ». L'influence de son œuvre n'a pas faibli après sa mort. D'innombrables élèves et successeurs qui se réfèrent à lui et à son œuvre peuplent les chaires du Proche Orient et de l'Afrique en y enracinant la critique idéologique de l'orientalisme en lieu et place de l'orientalisme scientifique. Leur antisionisme gauchiste prend sa source dans l'idée de base « scientifique » de Saïd. El-Haj est un soldat au centre du front de la guerre contre l'orientalisme. Elle lutte contre « l'hégémonie scientifique sioniste » sur le terrain des études proche-orientales et arabes avec les armes considérées comme les plus percutantes du post-modernisme : la critique idéologique marxiste, le déconstructionnisme, la théorie critique de l'école de Francfort ainsi que l'arsenal théorique de Saïd et de Foucault.

Le concept du « discours » scientifique qui dissimule dans son sein les visées du pouvoir est une idée développée par Foucault et reprise par Saïd, qui l'a appliquée à toute l'histoire de la science de l'orientalisme en la complétant par l'idée de collaboration personnelle des orientalistes. Il a pu ainsi « mettre à

nu » l'une des productions scientifiques les plus performantes pendant de nombreux siècles de la domination occidentale en les qualifiant d'espionnage et d'idéologie colonisatrice. Les orientalistes selon Saïd sont pareils aux espions envoyés par Josué qui n'ont pas donné une analyse objective de la situation de la Terre Promise et encore moins une connaissance exacte de la culture de la population cananéenne ni une approche empathique. Pour dresser un tel tableau, il suffit à Saïd de dévaloriser ou d'écarter les représentants des sciences de l'Orient des nations qui n'avaient pas de colonies, ainsi que de passer sous silence la science acquise durant les siècles qui ont précédé la colonisation. L'auteur du discours conceptuel ainsi mis en application, Foucault, avait rencontré plusieurs fois l'ayatollah Khomeiny lors des années 1978-79, avait visité l'Iran et avait consacré au moins deux douzaines d'articles à la révolution islamique iranienne. L'objet de son intérêt extrême et de son attirance irrésistible était l'exigence de l'ensemble de la population d'un « État islamique » dans lequel il voyait l'épanouissement « de la dimension spirituelle » du discours politique. Il entendait certainement quelque chose au delà des éléments du discours purement politique. Dans aucun de ses écrits traitant de ce sujet il n'est mentionné le fait historique qu'il y ait eu plusieurs États islamiques dans l'histoire ; la connaissance de cette réalité n'aurait pas forcément annulé son admiration sans borne pour un Nouveau Monde idéologique. Il n'y a pas non plus d'indication qu'il ait eu des éléments de connaissance de l'islam, particulièrement en ce qui concerne le droit religieux islamique ; ainsi « la dimension spirituelle » évoquée s'inscrit plutôt dans l'attente mêlée de fascination d'un occidental en présence d'un mouvement qui ne sépare pas le religieux du laïque. Cette admiration devant la non séparation de l'État et du religieux ne concerne naturellement que le Tiers monde ; dans son monde à lui cette non séparation est désignée comme non séparation entre l'État et l'idéologie. À l'examen attentif de ses articles et de ses écrits, force est de constater qu'il ignore même la simple existence de la Charia. Comme pour presque tous les intellectuels occidentaux de gauche, la méprise totale de Foucault dans son admiration pour Khomeiny prend source dans la conviction profonde que l'expression religieuse n'est que la forme de la révolution iranienne. Ce qui pourrait nous amener à comprendre son attitude nonchalante et insoucieuse qui l'amène à passer à côté de certaines de ses expériences personnelles, pourtant chargées de menaces d'un lourd avenir.

Au début de septembre de 1978 l'armée du Chah a massacré plusieurs milliers de manifestants à Téhéran. Foucault raconte lui même que le « mythe » s'est immédiatement répandu dans toute la ville affirmant qu'une telle horreur contre les Iraniens ne pouvait être commise par des Iraniens. Qu'on pouvait

savoir de « source sûre » que ce massacre épouvantable avait été commis par des Israéliens acheminés sur place par des avions-cargos. Le « choix » des assassins n'a visiblement pas impressionné Foucault et n'a pas suscité son intérêt pour les éléments concrets de ce discours. Il ne commente pas cette information – il tente seulement, avec tout son sérieux, d'avoir l'avis d'un intellectuel de l'opposition, sur la probabilité de l'exactitude cette information. La réponse de l'opposant fut plutôt dubitative.

Il n'y a pas trace non plus dans son article de présentation de la Révolution iranienne et de son chef, et on ignore aussi si Foucault savait ou non que la première manifestation publique en 1962 – de Khomeiny, et avec lui de l'opposition religieuse active – avait pour objet la condamnation de la loi électorale régionale décrétée par le Chah. Cette loi, qui a été retirée la même année, se proposait d'accorder le droit de vote aux femmes et aux non musulmans, y compris aux Juifs. La carrière politique de Khomeiny a débuté avec son affirmation que cette loi était « inspirée par les Juifs et les sionistes ». Il est intéressant de constater qu'à la même époque Saïd inonde la presse d'articles niant toute relation entre la Révolution iranienne et l'islam.

Dans son article intitulé « L'islam comme un tonneau de poudre », publié dans le *Corriere della Sera*, Foucault se pose la question : « qu'en serait-il, si la libération de la Palestine se référait non pas à la doctrine marxiste-léniniste mais à un mouvement islamique dynamique ? » De même, il se demande quelle force pourrait déployer le mouvement religieux de Khomeiny, s'il se proposait la libération de la Palestine. Ses lignes qui ébauchent l'avenir lui font oublier son propre compte rendu sur les manifestations antisémites dans les rues de Téhéran ; les aurait-il classées comme « manifestations de soulèvement populaire », ou comme l'expression de la « dimension spirituelle politique » ?

L'entrée en religion des universitaires occidentaux

La relation de l'écrasante partie des intellectuels académiques d'Occident à l'islam, à Israël et à tout ce qui concerne le Proche-Orient est caractérisée par une conception qui soumet de plus en plus le rapport à la vérité à des concepts pratiquement religieux. Ces prétendues « vérités », réaffirmées à toute occasion, comme l'affirmation que l'islam est la religion de paix, que son expansion n'a rien à voir avec une tradition de force, qu'il ne combat pas les Chrétiens et les Juifs, que l'islam militant n'a rien à voir avec le véritable islam, que les Palestiniens ne veulent qu'un État indépendant et non l'anéantissement d'Israël, que les premiers combats entre l'Occident et l'islam étaient les Croisades, etc., ces soi-disant « vérités » ne procèdent pas d'une investigation et ne peuvent être considérées comme des éléments de connaissance. Quant à leurs fonctions sociales,

il s'agit de « vérités salvatrices », c'est-à-dire de connaissances qui rendent meilleurs leur possesseurs par rapport aux autres : ceux qui ne disposent pas de ces connaissances, mais parfois de connaissances contradictoires, sont des « mauvaises » personnes, synonyme pour la gauche de l'impérialisme néo-conservateur, raciste et islamophobe, etc. Le politiquement correct maintes fois décrié n'est que la conséquence de cette approche. Il s'agit en fait de la naissance et du développement d'« une théorie de connaissance salvatrice » qui constitue un nouveau paradigme dans le domaine des sciences humaines. Car il ne s'agit pas « de points de vue » ou d'« opinions » concernant l'appréciation historique en question, qui ne transformeraient pas la personne en bonne ou mauvaise. Ces « connaissances salvatrices » refusant toute approche de la connaissance du réel, se veulent non pas une idéologie mais un savoir ; elles inaugurent dans la pensée occidentale un phénomène jusqu'alors inconnu, le *savoir fanatique*. Aux yeux de ces « croyants aux principes », le savoir concernant la réalité du monde ressemble trop à cette réalité ; ainsi ceux qui s'efforcent de la prendre en considération se classent comme faisant partie de cette mauvaise réalité. Le contemplateur du monde de l'islam et des guerres du Proche-Orient qui se reconnaît dans la gauche se considère citoyen de la *civitas Dei* et jette, fort de son salut dû à ses convictions, un regard méprisant et hautain sur le peuple intransigeant et « à la nuque raide » de la *civitas terrena*.

Ainsi, un des aspects les plus sinistres du marxisme soviétique, la connaissance « salutaire » s'est mise à pénétrer les domaines des sciences académiques. En ce sens, la simple compétence s'avère suspecte et se formule en accusation : Edward Saïd qui opère par des « concepts-discours » à la Foucault, finit par accuser la science orientaliste d'être responsable par exemple de la guerre d'Irak, tout en s'en prenant à quelques orientalistes qui assumaient une fonction de conseillers auprès des organisations politiques.

Nous pouvons comparer la situation actuelle des institutions académiques et des intellectuels à un phénomène hongrois ; comme si dans notre pays, la parenté linguistique et ethnique suméro-hongroise ne pouvait pas encore être développée dans nos universités, mais que son cadre de référence idéologique y fût déjà enseigné. Par conséquent, on pourrait enseigner dans le cadre des sciences historiques le « complot international » des scientifiques qui défendent quant à eux la parenté linguistique finno-ougrienne ; en arrière-fond, il s'agit aussi naturellement des « arrière-pensées politico-ethniques » qui amènent les « comploteurs » à « fabriquer » des preuves linguistiques destinées à disqualifier et à mettre à l'écart les chercheurs qui s'opposent à leurs « vues tendancieuses ». Nombreux sont ceux qui ont tenté de s'élever contre cette propagande pseudo-scientifique et ont tenté d'empêcher la validation de la thèse de El-Haj ; la

bataille n'est pas encore terminée. Nous avons appris depuis que sa thèse a été validée ainsi que sa nomination à l'université.

Dans l'annexe de l'édition hongroise de 1994, Saïd s'oppose longuement aux critiques de Bernard Lewis, non traduites en hongrois : « Voici par ailleurs, – et Lewis ne se soucie point de prendre en considération ce qui suit – qu'il y a un *parallèle incontestable* entre le développement des sciences orientalistes modernes et la naissance des empires colonialistes britannique et français. » Nous ne tenons pas compte pour le moment qu'il n'est pas possible d'établir un *parallèle incontestable* dans le développement des sciences orientalistes allemandes, autrichiennes et hongroises. Mais il y a incontestablement un lien entre la campagne de courte durée de Napoléon en Égypte et le déchiffrement des hiéroglyphes. Pour en revenir à notre thème initial, on peut démontrer aussi un lien serré entre l'entrée de l'armée israélienne à Jérusalem-Est et l'élan des fouilles dans la Vieille Ville. Mais l'*archéologie à distance* n'en est actuellement qu'à ses débuts...

La vision islamique du « peuple du Livre »

El-Haj mentionne, en parlant des fouilles de la vieille ville de Jérusalem, la mise à jour du « musée de la maison brûlée » ouvert depuis au public, où l'équipe dirigée par Avigad a découvert sous les cendres une grande quantité de pièces métalliques. Toutes ces pièces ont été frappées en 67, 68, 69. Les archéologues en ont conclu que la maison découverte a dû brûler en 70 ; car selon le témoignage de Flavius Joseph, un incendie a anéanti toute la ville cette année-là. El-Haj voit aussi dans ces interprétations l'œuvre du *bataillon du mythe sioniste* de l'archéologie qui s'approprie le passé de Jérusalem. Elle s'autorise la remarque que l'incendie pouvait avoir été déclenché par un incident ou par les hostilités des Juifs entre eux.

Il faut souligner, à propos de cette argumentation développée à plusieurs reprises dans son travail, qu'elle suit le courant de scepticisme quant aux miracles, courant né au siècle des lumières à propos du texte biblique. L'élimination des miracles du texte biblique par des explications naturelles, qui a été introduite par les philosophes pour se répandre par la suite dans le domaine de la théologie, suit la même logique : à l'origine, ce n'est pas l'événement qui est nié, mais son interprétation comprenant l'intervention divine. C'est-à-dire que l'événement en question a eu lieu, mais qu'il n'a pas été un miracle. Du point de vue de l'anthropologie culturelle en lutte contre l'anthropologie israélienne, si les maisons de la Ville Haute de Jérusalem avaient brûlé, selon la description de Flavius, en 70, il serait difficile de contester les passages du même Flavius concernant la destruction du Temple.

Admettre avec Flavius qu'il y ait eu un sanctuaire à Jérusalem nous amènerait forcément jusqu'à David et Salomon et à tout le contexte de la Bible. Si le postulat contre l'archéologie israélienne est vrai, la mise à jour de la maison brûlée jusqu'aux cendres en 70 est un miracle inexplicable. Il est donc nécessaire de trouver une explication naturelle, telle qu'un coup de foudre ou une casserole oubliée sur le feu. L'interprétation selon les *principes immanents historiques palestiniens* recourt en fait à une explication mystique avec des éléments transcendants.

La découverte des restes de Jérusalem et du Sanctuaire détruits lors de la guerre de Judée met la perception du monde de l'islam devant une situation comparable à celle d'éventuels archéologues plongeurs du siècle des lumières qui auraient mis au jour les restes d'un char pétrifié de l'Égypte antique du fond de la mer Rouge. L'intense débat scientifique international suscité par une telle découverte se serait ordonné autour des explications naturelles et comprendrait l'hypothèse d'un accident, d'un « coup de force » de la Nature, d'une datation erronée, pour conclure, parmi toutes les explications naturelles, à la plus naturelle de toutes : « Nous sommes en présence d'une mauvaise plaisanterie, une falsification ». Et sur ce point, « le dialogue interculturel » deviendrait réalité. Car là où les « Lumières » occidentales nient les miracles bibliques en tant que miracles et recourent à une explication naturelle ou à la fiction, l'islam s'en prend à une affirmation religieuse. Sur ce point, les deux parties sont prêtes à s'entendre, puisque la relation « éclairée » à la Bible, y compris l'amnésie de l'Histoire biblique qui découle de cette attitude coïncide heureusement avec la vision du monde islamique sur la Bible. Pour les esprits éclairés de l'Occident contemporain, la société de l'État d'Israël, sa conception de sa propre légitimité, se rapproche dangereusement de la doctrine islamique sur « le Peuple du Livre ». Sans doute, quelques vérités morales ont été formulées pour la première fois par ce Livre, mais les mœurs de l'époque, les aléas des tournants historiques ainsi que les oppositions aux principes moraux en question les ont recouvertes d'une épaisse poussière et les ont également déformées. Ce qui en reste de vrai, ce sont des vérités humaines « éternelles », ce qui constitue pour l'une des parties l'apport des lumières et pour l'autre les vérités définitives et infaillibles de la révélation coranique. Ce qui nous intrigue dans ces points de vues, c'est que tous ces raisonnements pleins de mérites ne répondent aucunement à la simple question : qui a fait de Jérusalem une capitale ?

El-Haj donne beaucoup de place à ce qu'elle nomme « phénomène circulaire ». Il s'agirait pour les archéologues israéliens de se référer au texte biblique lors de l'identification et de la classification des objets extraits des fouilles et de s'en servir comme validation du texte biblique en question. Si on mettait de côté

la Bible, affirme l'auteur, la classification ethnique de ces objets serait impossible et tout le processus tomberait dans l'obscurité. Cette affirmation contient certes un peu de vérité. Admettons qu'on mette de côté le texte biblique (et bien d'autres sources écrites), nous ne saurions rien de la colline du Temple, nous pourrions affirmer seulement avec certitude qu'il existe une colline au milieu de la ville. Nous pourrions dire la même chose des sept collines de Rome, en faisant abstraction des historiens romains. Ce qui nous laisserait sans référence aux textes écrits, ce serait dans les deux cas un Stonehenge.

Il s'agit là évidemment du but plus ou moins recherché. Puisque selon l'auteur, l'utilisation simultanée des sources diverses comme un texte antique mythique et les fouilles archéologiques n'est rien d'autre que *metabasis eis allo genos*, c'est-à-dire un va-et-vient incessant entre des concepts de nature très différente, il est plus juste de se centrer sur les céramiques et les pierres en excluant radicalement les sources bibliques et post-bibliques. L'activité l'archéologique dans sa forme actuelle laisse transparaître un mythe sioniste qui serait fondateur d'un État en se référant au matériel mythologique biblique. Le plus grave problème n'est pas le parti pris idéologique, car ceci a déjà été reproché aux savants dans le passé, parfois à juste titre. Selon l'accusation que l'auteur formule, *toute* la science en question n'est rien d'autre qu'un ensemble de préjugés organisés. Les critiques ne visent ni ses affirmations partielles ni ses résultats antérieurs, objets de leur fierté, elles n'y opposent pas non plus un autre paradigme scientifique, mais elles exigent tout simplement la disparition de cette science. L'archéologisme est considéré dans son ensemble, avec son passé et son présent, et est traité en tant que tendancieux, générateur d'erreurs. Selon leur point de vue fondateur, la science en question ne possède aucune existence autonome, indépendante, qui lui permettrait d'étudier valablement son sujet. L'existence de l'Israël antique et l'histoire du Temple de Jérusalem seraient « des miracles » auxquels les « Lumières » de l'islam n'accordent pas de crédit. Mais la relation déjà mentionnée du siècle des Lumières au texte biblique, que nous avons rapprochée de celle, identique, de l'islam, prive de défense la forteresse jusqu'alors considérée comme imprenable de l'orientalisme : la philologie du Coran.

Bien que les orientalistes aient toujours traité ce sujet avec la plus grande prudence, il n'a jamais été contesté que les textes juifs et chrétiens ainsi que l'islam se placent dans un ordre chronologique successif. Les fouilles philologiques du texte coranique ont mis à jour, à chaque pas, des fossiles bibliques. Des profondeurs surgissent les héros bibliques, des citations mot à mot de la Michna et souvent des traditions évangéliques apocryphes. Le beau paysage du texte du monothéisme islamique éternel a été bouleversé par ces fouineurs d'archéologues qui voulaient ainsi atteindre, au travers de leur « philologie » colo-

nisatrice, leur visées impérialistes et confirmer par cette démarche leur relation ancestrale avec ce paysage textuel dont les points principaux leur sont archi-familiers depuis longtemps.

Par leur position scientifique qui tourne le dos définitivement à la théologie, ils se gardent bien de formuler clairement comment ils pourraient reconstruire, d'après leur recherches historiques sur le texte, la formulation achevée du paysage textuel coranique. Ce serait admettre que tout a commencé par l'assaut conquérant sur les vallées et les collines du paysage textuel biblique, par la destruction de ses villes-textes, par l'appropriation de ses mots-clés, par la mise à l'écart de ses personnages principaux. Que Noé, Abraham, Job, les prophètes des livres historiques ne sont pas devenus musulmans de leur propre gré, mais qu'ils n'avaient pas le choix : ils devaient forcément se transformer en « envoyés » s'ils ne voulaient pas disparaître, sans laisser de trace, du monde nouveau, tout comme les grands prophètes de l'Écriture absents du Coran.

Pour les croyants du Coran, le paysage paraît avoir été créé tel qu'ils le voient. Noé invite son « peuple » à la conversion, la mission de Moïse est de tourner l'Égypte vers Dieu, la mère de Jésus est la sœur de Moïse et d'Aaron. Si quelqu'un veut fouiller ici, il attende à ce paysage et poursuit ses intentions mythico-politiques avec des moyens scientifiques illégitimes.

Dans le paysage intellectuel occidental, ce n'est plus qu'en Israël et à Jérusalem que la *surface de l'islam* reste encore transparente, et où, pour l'œil attentif de l'archéologue, les couches plus anciennes soient perceptibles sous les circonvolutions de la surface. En ce dernier lieu on persiste à considérer la Mosquée du Rocher à partir du Mur Occidental !

*Traduit du hongrois par Judith Gachnochi-Tattay,
avec le concours de G. Gachnochi.*